

Ostrá, Růžena

[Ducháček, Otto. L'évolution de l'articulation linguistique du domaine esthétique du latin au français contemporain]

Études romanes de Brno. 1980, vol. 11, iss. 1, pp. 89-91

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/113284>

Access Date: 09. 12. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

poésie lyrique, à l'aide des symboles, l'angoisse secrète de l'homme, et en évoquant des images d'un monde éteint.

Le cercle littéraire où l'expressionnisme a rencontré un accueil des plus chaleureux est celui de la revue «Contimporanul», organe du constructivisme roumain. «Contimporanul», rédigé par Ion Vinea, a reçu aussi avec enthousiasme le futurisme (Marinetti visitera Bucarest en 1931), et le cubisme. On considère d'ailleurs le futurisme et l'expressionnisme comme des courants très proches, voire identiques. Crohmălniceanu croit que l'ampleur avec laquelle la lyrique roumaine moderne a cultivé les éléments extatique, grotesque et cosmique est due, dans une large mesure, à l'expressionnisme.

En tout cas, l'expressionnisme n'est pas resté, pour la littérature roumaine, une simple curiosité. Il n'a pas marqué seulement l'oeuvre de Blaga et de certains auteurs modernistes, alors très actifs et nombreux (Ion Vinea, Urmuz, Tristan Tzara, etc.). Les éléments expressionnistes se retrouvent, par exemple, chez les poètes aussi divers que Tudor Arghezi ou Ion Barbu. Crohmălniceanu trouve des accents expressionnistes même chez G. M. Zamfiresco et G. Ciprian (le premier à découvrir les éléments expressionnistes dans le théâtre de Ciprian est Alexandru Piru qui parle du goût pour un comique absurde inspiré probablement par Urmuz). Il constate que, parmi tous les nouveaux courants littéraires apparus après le symbolisme, c'est en particulier l'expressionnisme qui satisfaisait à la nécessité d'accentuer le caractère spécifique national, par l'intérêt porté aux traditions et aux mythes autochtones, aux croyances locales, aux réactions humaines primaires, à la nature, etc. En ce qui concerne la tendance à l'abstraction, celle-ci a reçu de l'expressionnisme une impulsion des plus vigoureuses, mais l'art expressionniste est resté figuratif. L'expressionnisme n'a jamais renoncé à une observation réaliste: les simplifications poussées à l'extrême devaient mettre en relief, de façon polémique, le thème (l'objet) traité.

La méthode choisie par Crohmălniceanu consiste à assembler et à analyser les éléments de caractère expressionniste, tels qu'ils se manifestent chez les différents auteurs dont l'orientation artistique peut différer. Ce qui éveillera l'intérêt du chercheur tchèque est le rapprochement que fait Nichifor Crainic, rédacteur en chef de „Gîndirea“, entre un des représentants de l'activisme social expressionniste et un des collaborateurs de sa revue: le poète lyrique Aron Cotruș, et le poète «silésien» Petr Bezruč. *La Littérature roumaine et l'expressionnisme* de Crohmălniceanu est l'oeuvre d'un spécialiste authentique et subtil et représente le fruit d'un long et patient travail; c'est un ouvrage indispensable à tout chercheur qui veut s'informer sur l'expressionnisme en Roumanie.

Jiří Šrámek

O. Ducháček, *L'Évolution de l'articulation linguistique du domaine esthétique du latin au français contemporain*, Opera Universitatis Purkynianae Brunensis, Facultas Philosophica 213, Brno 1978.

Par son dernier livre, M. O. Ducháček, auteur réputé de nombreuses études consacrées au plan lexical de la langue, renoue avec son *Champ conceptuel de la beauté en français moderne*, paru en 1960. Il y donne un aperçu général de l'évolution d'une partie de lexicque français depuis l'époque ancienne au français contemporain. L'entreprise d'une telle envergure comporte plus d'un écueil; nous n'en relevons que deux:

a) le caractère même de la structure onomasiologique étudiée: le domaine de l'esthétique, aux confins vagues, est de nature très abstraite et fortement exposé aux influences de l'affectivité;

b) la méthode à adopter pour l'étude diachronique d'une structure lexicale en général et du champ conceptuel de la beauté en particulier: comment saisir le *changement* dans le lexique, c'est-à-dire le moment où la mutation sémantique intervenue au sein du contenu de l'unité lexicale fait entrer cette unité dans une structure onomasiologique, l'en fait sortir ou, enfin, la fait changer de place dans le cadre de la structure; quels intervalles choisir pour situer les coupes-témoins successives qui permettent de rendre compte du changement; le lexique français représente-t-il, surtout dans les états de langue anciens, un inventaire unitaire, obéissant aux critères d'organisation unitaires?

M. O. Ducháček est conscient de toutes ces difficultés et, dans son livre, il réussit à les surmonter. Il ne s'obstine pas à établir les hiérarchies que coûte, à pousser l'analyse

structurale au-delà des possibilités que le champ conceptuel de la beauté présente et il ne s'efforce pas de «formaliser» et de quantifier ses analyses que là, où il est justifié et utile de le faire. Quant aux problèmes de l'étude diachronique, il n'admet que ceux qui sont pertinents du point de vue de l'étendue de son étude et des objectifs qu'il se propose d'atteindre. Généralement parlant, il y a peu de théorie pure dans ce livre qui est fait de descriptions minutieuses, d'analyses subtiles et de classifications exactes et clairement présentées.

La première partie du livre (pp. 9—52) est consacrée à l'étude du champ conceptuel de la beauté en latin. A priori, on a quelque mal à s'accomoder, dans une étude diachronique, d'une description présentant le lexique latin comme un inventaire non différencié pour une période longue de quelque huit siècles. A la réflexion, toutefois, on se rend compte que le procédé se justifie: le latin figure dans le livre non seulement comme «la phase la plus ancienne du français», mais encore comme «la source permanente et intarissable des emprunts lexicaux» (p. 9). Ce champ «achronique» est divisé en centre (*pulcher, bellus, lepos, venustus, forma*) et quatre aires secondaires correspondant respectivement à la beauté supérieure, choisie, ornée et agréable. Le caractère hétérogène du centre d'un champ conceptuel est, en soi, un phénomène assez extraordinaire. Dans le cas du champ conceptuel de la beauté en latin, il est attribuable au fait que, justement, dans la présentation de M. Ducháček, ce «champ» est en réalité la somme de plusieurs structures successives correspondant aux plusieurs états successifs de la langue.

La deuxième partie du livre, de loin la plus importante (pp. 53—250), se compose de neuf sections dont chacune étudie une des neuf périodes centenaires de l'évolution de la structure lexicale en question. Dans le français du 12^e siècle — c'est la première des «coupes synchroniques» étudiées, le centre du champ conceptuel de la beauté ne comporte que le substantif *beauté* et l'adjectif *bel* et ses dérivés. Les aires secondaires qui entourent le centre sont à peu près les mêmes qu'en latin, mais les expressions qui y appartiennent ne correspondent que très rarement aux expressions latines respectives. Des 113 unités lexicales comportant l'idée de beauté en ancien français, il n'y en a que 10 qui soient héritées du latin. Cela est expliqué (p. 67) par l'appauvrissement général du lexique, dû à la déchéance des lettres après la chute de l'Empire romain et à l'abaissement énorme du niveau culturel qui marquent le champ conceptuel de la beauté plus que d'autres domaines du lexique. Dans le domaine esthétique, les premiers auteurs français repartent donc à zéro et, progressivement, ils constituent une structure onomasiologique qui, étymologiquement, n'a pas grand'chose à voir avec le champ conceptuel de la beauté latin.

Au 13^e siècle, la champ s'enrichit, entre autres, par l'adjectif *joli* provenant de la sphère notionnelle de la gaieté. Cet adjectif qui, avec ses dérivés, devait faire grande fortune au sein de cette structure lexicale, n'y forma au début qu'une nouvelle aire secondaire, celle de la beauté moyenne. Ce n'est qu'au 18^e siècle qu'il va pénétrer au centre du champ.

De siècle en siècle, l'auteur présente les étapes de cette structure onomasiologique qui témoigne d'une grande stabilité au centre et d'une mobilité étonnante dans ses aires secondaires tant pour la quantité que pour le choix des unités lexicales qui les constituent. Les tableaux statistiques à la fin de chaque division permettent au lecteur de se faire une idée assez exacte non seulement des changements intervenus d'une étape à l'autre, mais encore des fluctuations observables dans l'usage des auteurs de la même époque. Le 16^e siècle frappe par un grand enrichissement du champ: au centre, cet enrichissement est dû aux nouveaux dérivés de l'adjectif central; dans les aires secondaires, il est attribuable non seulement à une prodigieuse facilité de dérivation qui est caractéristique du français de l'époque, mais aussi aux très nombreux emprunts au latin et à la mythologie grecque et romaine. A cette époque, le champ compte 249 expressions.

Le 17^e et surtout le 18^e siècle marquent un recul dans l'épanouissement quantitatif de la terminologie esthétique: le champ ne compte que 153 membres au 17^e et 122 membres au 18^e siècle. C'est, par ailleurs, l'époque de la restructuration générale du champ: le centre se dédouble (*beau — joli*) et, en même temps, l'aire de la beauté moyenne disparaît.

Depuis le 18^e siècle, il y a peu de changements dans la structure du champ; les indices quantitatifs, par contre, remontent vite la pente, de sorte qu'au 19^e siècle, le champ compte 296 membres. Au 20^e siècle, il n'en compte que 263. Voilà pour les statistiques.

La présentation des états successifs du champ est faite de descriptions minutieuses, documentées de citations, et d'analyses subtiles du contenu des unités lexicales dont le champ se compose. L'auteur y formule de nombreuses observations judicieuses sur les raisons et les sources de l'enrichissement du champ, sur la distribution des membres du champ et sur l'influence du contexte et du champ lui-même sur leur contenu. Il arrive, en outre, à certaines conclusions d'ordre général portant sur la liaison étroite existant entre l'évolution d'une structure onomasiologique de ce genre et les progrès culturels de la communauté linguistique française; sur les rapports entre différents membres d'une structure onomasiologique et entre différentes structures onomasiologiques d'un système lexical; sur la migration interne et externe des membres d'un champ conceptuel; sur la convergence et divergence sémantiques en tant que facteurs des restructurations lexicales, etc. Il démontre, une fois de plus, les avantages du champ conceptuel en tant que cadre de l'étude, tant synchronique que diachronique, du contenu des unités lexicales et de la structure du lexique. Ainsi donc le livre de M. Ducháček, fort bien présenté par ailleurs, a tout pour intéresser ceux qui prennent intérêt aux problèmes de la lexicologie et du lexique français.

Růžena Ostrá

Albert Henry, *Etudes de syntaxe expressive. Ancien français et français moderne*. Éditions de l'université de Bruxelles. Deuxième édition revue et augmentée. 1977, 244 p.

Dans la deuxième édition l'auteur présente une étude concernant les propositions introduites par *si* (publiée aussi dans «*Romanica Gandensia*» IV) et de nombreuses notes dans lesquelles il réagit aux remarques faites par différents auteurs dans les comptes rendus concernant la première édition de l'ouvrage. A. Henry, entre autres, y défend la dénomination syntaxe expressive contre ceux qui ne l'approuvent pas, comme par exemple K. Togeby, et aussi contre ceux qui comme Rothe sont de l'avis qu'il faudrait parler de stylistique expressive. A. Henry souligne qu'il ne faut pas mélanger l'expressivité et l'affectivité, celle-ci n'étant par la seule raison de la recherche de l'expressivité. Il voit la place de la syntaxe expressive aux frontières de la langue et du discours.

Dans un des articles où il s'occupe des problèmes de l'ancien français (*Le commentaratif en ancien français et en ancien italien*) A. Henry exprime l'avis que l'ancien français était une langue plus dynamique que le français moderne. Dans deux articles l'auteur s'occupe de l'emploi de *ça*. Dans le premier (*Considérations sur la fortune de ça en français*) il analyse l'emploi de *ça* dans la fonction d'adverbe et d'interjection, mais aussi comme particule servant à souligner ce qui est dit, ensuite *ça* — particule renforçative ainsi que *ça* pronominal. A. Henry démontre qu'en français moderne *ça* s'est créé des fonctions nouvelles qu'il n'avait pas à l'origine. Dans l'article *Ça désignant des êtres animés* A. Henry exprime l'idée que la valeur affective de *ça* est d'exprimer un sentiment de supériorité, mais il ajoute que son expressivité dépend aussi de sa position syntaxique.

Dans l'article *À propos de quelques exclamatifs intensifs du français contemporain* A. Henry exprime l'avis qu'à partir de 1870 environ le français commun adopte toute une série de moyens nouveaux venus de la langue populaire. La mélodie joue un grand rôle dans certains tours comme par exemple dans ceux qui donnent leur titre aux articles *Magnifique la luxure*, ou *Ce que c'est que la vie*.

L'étude sur *Les propositions introduites par Si en fonction d'indépendantes* contient de nombreuses analyses très fines, dans lesquelles l'auteur prête une grande attention au mouvement musical des différents types de propositions introduites par *si*: propositions hypothétiques, interrogatives, exclamatives, énonciatives ainsi qu'aux propositions où *si* reprend le contenu de la proposition précédente. L'auteur souligne que la chaîne dialoguée fournit des conditions propices à des créations nouvelles. L'expressivité résulte par exemple d'une mélodie particulière à un type de phrase. Il est de l'avis qu'on pourrait parler d'un système de valeurs expressives des propositions introduites par *si* en fonction d'indépendantes. On rappelle en général, et à juste titre, que la place des éléments dans la proposition peut être parfois un facteur syntaxique d'une extrême importance, mais A. Henry souligne qu'«on devrait songer aussi à la place respective de certaines propositions dans la chaîne parlée». Car à une étape postérieure